

ETC



Angèle Verret Le doute comme certitude

Angèle Verret

Numéro 52, décembre 2000, janvier–février 2001

Les artistes en 2000 — II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

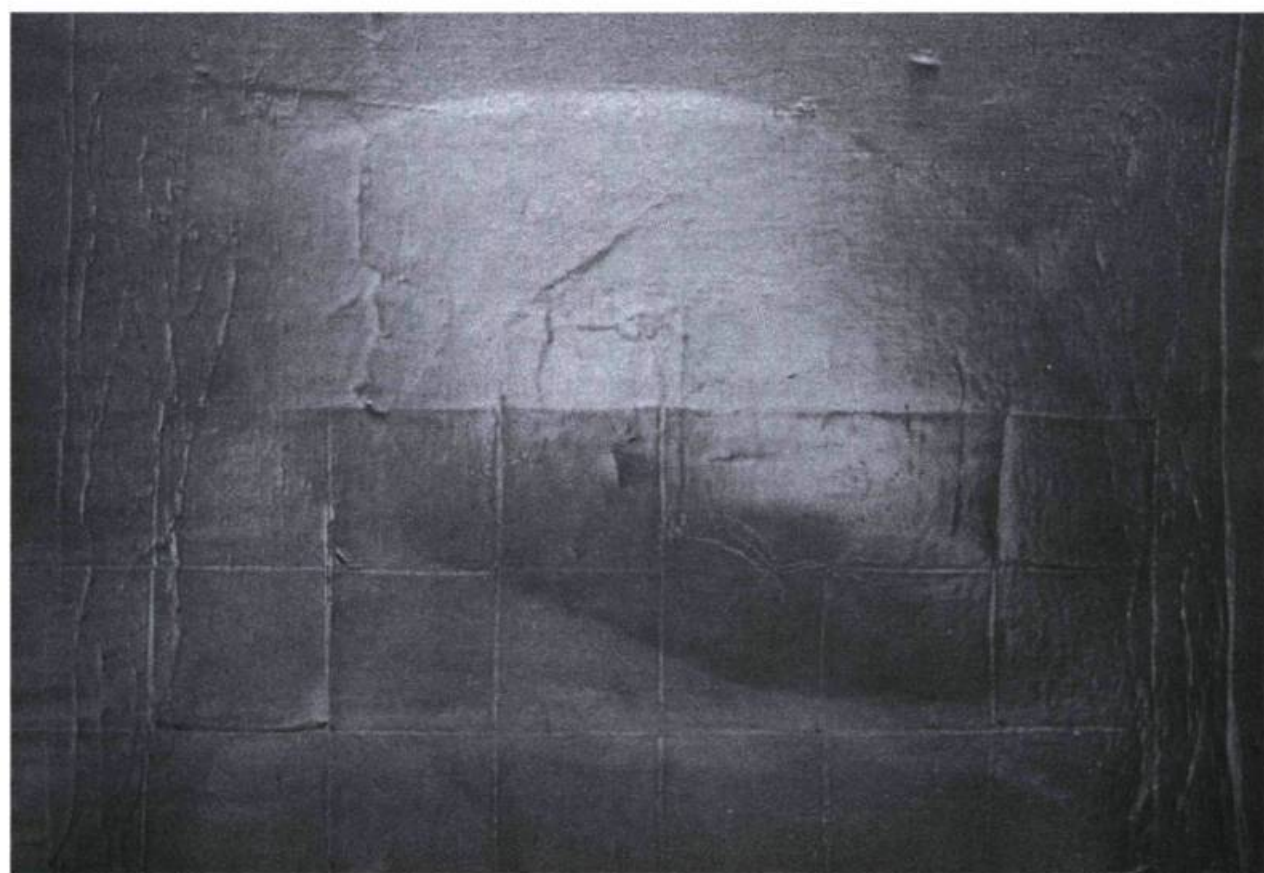
0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Verret, A. (2000). Compte rendu de [Angèle Verret : le doute comme certitude]. *ETC*, (52), 6–7.



Angèle Verret

Le doute comme certitude

J'ai développé, au fil des ans, par prédisposition mais aussi comme outil de travail, une sensibilité extrême et une attention particulière aux non-dits de l'énoncé, à tout ce qui se trouve en périphérie, aux angles morts de la peinture, au langage corporel, à ce qui semble muet ou sourd, aux murmures, aux traces, aux souvenirs et aux passages, à la géographie des lieux où s'exerce le travail du désir et des pulsions.

Un des principaux écueils que pose la pratique de l'art exercé sous cet angle, soit celui du doute comme certitude, est que la mise en action peut très facilement se piéger aux réconforts qu'offre l'interprétation. Tenter trop hâtivement de gérer le visible peut court-circuiter le passage obligé et souvent inconfortable par ces zones de doutes, vers ces moments de suspension où le sens du travail tend à s'harmoniser avec les différentes tensions du corps entier.

C'est dans et par cet espace situé entre le désir d'énoncer, et la tentative de nommer dans et par cet « entre » que ce qui peut se dire ne peut l'être, bien souvent, que sous la forme d'un chuchotement, comme si l'acte même devenait la mise en œuvre, ce mouvement vers le secret plus essentiel que l'énoncé du secret.

L'entre comme emplacement

En littérature, certains écrivains privilégient une langue étrangère à leur langue maternelle. Je pense notamment à Beckett, à Nancy Huston ou Kundera, pour qui ces pratiques obligent à un travail supplémentaire de passage à un autre état, exerçant ainsi une scission entre l'élan et la manière empruntée, et permettant probablement d'éprouver plus précisément le souffle contenu des mots. Pour ma part, tout en pratiquant la peinture, je m'interroge sur les aspects photographiques de cette pratique. Je mets en place des éléments permettant une rencontre photographie/peinture, en me préoccupant davantage de cet **entre** qu'est le « / », espace où s'élaborent les vertiges contenus de la vision.¹

Ma pratique met en place du doute là où la peinture affirme les savoirs de sa longue histoire. Peindre ce qui ne se voit pas lorsque je peins, me donner à voir la trace des gestes oubliés, le « ça a été » de la peinture et comme de petites énigmes, les indices de l'avant et du maintenant simultanément. Une peinture/photographie ou plus précisément une picturalité et un photographique sans différenciation. Cette proposition se poursuit bien au-delà du travail d'atelier. Elle pose certaines difficultés de réception, résiste au confort de la reproduction; une lumière sans éclairage, une épaisseur sans relief, une « réalité » indéfinissable, n'arrivant pas à nommer de manière rassurante ce qui s'y joue, ce qu'on y voit ni ce qui nous échappe. Du faire douter, rendant la discrimination du regard difficile, confrontant le pouvoir de nommer sur lequel repose la notion de certitude. Qu'est-ce que je regarde lorsque je vois ? L'entre/voir peut-être ?

NOTES

¹ Étymologiquement, le mot « entre » est synonyme de « parmi », et celui-ci renvoie à « mi », qui signifie « milieu », plus précisément : « par le milieu ».